

2

Mais pourquoi la psychanalyse est-elle toujours considérée comme non scientifique ?

• Bruno Falissard

Il est parfois bénéfique de proposer une réponse expéditive à une question trop compliquée, c'est ce que je vous propose ici.

Le titre de ce colloque est « Éthique du décloisonnement entre psychanalyse, psychiatrie et neurosciences ». Le titre de ce livre est fort bien choisi car, assurément, la question du décloisonnement doit être posée. Mais l'essentiel n'est pas là, l'essentiel est dans la réflexion éthique : est-il éthique de rapprocher la psychanalyse des neurosciences ?

À propos du cloisonnement entre psychanalyse et neurosciences

Il existe de fait un cloisonnement entre psychanalyse et neurosciences. Les neurosciences revendiquent dans leur intitulé l'appartenance au champ scientifique alors que pour la psychanalyse c'est le contraire. Il existe pourtant un débat toujours vif autour de la question de la scientificité de la psychanalyse (Falissard, 2017), avec une série d'arguments classiques :



- la psychanalyse est avant tout un soin et non une discipline académique avec un objet d'étude bien circonscrit, or on ne fait pas de la science avec du soin. Oui mais. La chirurgie est également un soin et il existe des laboratoires Inserm de recherche en chirurgie et personne ne considère que ce qui est fait dans ces laboratoires n'est pas de la science ;
- la psychanalyse est œuvre de singularités. Singularité de l'analysé qui rencontre celle de l'analysant. Une singularité au carré en quelques sortes. Or la science impose la reproductibilité : comment trouver de la reproductibilité dans de la singularité ? Oui mais. La chirurgie est également une affaire de singularité, il suffit de voir les précautions que nous prenons pour choisir le chirurgien qui va nous opérer. Deux abdomens sont également toujours différents. La rencontre d'un chirurgien et d'un abdomen c'est également de la singularité au carré... ;
- la science s'intéresse à la matière, à ce qui est objectif. La psychanalyse s'intéresse au sujet, elle est de plain-pied dans le subjectif, or on ne peut pas faire de science avec de la subjectivité. Oui mais. Quid des sciences cognitives, qui s'intéressent également au sujet en tant que sujet pensant et qui sont pourtant considérées comme sciences à part entière.

Personne ne veut que la psychanalyse devienne scientifique

En réalité, ces arguties sont sans importance. Il existe d'ores et déjà des travaux scientifiques en psychanalyse. Je ne parle même pas des travaux de neuropsychanalyse, mais bel et bien de travaux scientifiques directement en lien avec le corpus psychanalytique. On citera par exemple, en France, ceux réalisés par David Cohen et son équipe (Cohen *et al.*, 2011). On peut donc faire de la science avec la psychanalyse, la preuve est sous nos yeux, directement disponible dans des revues internationales à comité de lecture. La vraie question est alors : pourquoi tant de personnes s'évertuent à penser et à dire le contraire ? La réponse vient immédiatement : parce qu'en réalité personne ne souhaite que la psychanalyse ne devienne scientifique.

Les psychanalystes n'en ont pas envie parce que, trop souvent, ils ne sont pas à l'aise avec la science. Ce n'est pas la seule raison. Comme la science est supposée dire le vrai, imaginez que la science découvre que des pans entiers de la psychanalyse sont à reconstruire, voire à écarter. Quel malaise. Autre raison, bien plus banale : des enjeux de pouvoir, de postes d'enseignants et de chercheurs. Défendre sa discipline et l'assumer comme différente, c'est défendre et protéger un lieu de pouvoir.

Mais alors pourquoi les neuroscientifiques, eux, ne s'intéressent-ils pas au corpus psychanalytique ? Parce que, comme le dit si bien Colette Chiland dans *Homo Psychanalyticus*, la sexualité et en particulier la sexualité infantile font toujours peur au ^{xxi}^e siècle (Chiland, 1990). En fin de compte, c'est un mécanisme de défense puissant qui écarte les neuroscientifiques du corpus psychanalytique.

Nous y voilà, psychanalystes et neuroscientifiques ont force réticences à considérer que la psychanalyse puisse devenir une science. C'est tant pis pour eux car le train est déjà parti, les travaux scientifiques existent et sont publiés. Bien sûr, il faut en faire plus. Il faut décloisonner.

Doit-on décloisonner la psychanalyse des neurosciences ?

Mais doit-on décloisonner ? Pas si sûr, et ce pour des raisons éthiques et ontologiques.

Pour des raisons ontologiques car, à l'heure où les intelligences artificielles envahissent tous les domaines de la société, une question d'une grande importance nous interpelle : un humain est-il une machine de Turing², c'est-à-dire un système concret de calcul. Un théorème fameux dit en effet que tout système concret de calcul est contenu dans une machine de Turing universelle. Or tout ce que vous pourrez lire dans les chapitres les plus neuroscientifiques de ce livre considère que l'humain, le sujet pensant, est un système concret de calcul. On considèrerait que l'humain, le sujet pensant, était un système concret de calcul. Pour les sciences cognitives c'est presque tautologique puisque ces dernières s'intéressent au sujet pensant en tant que système traitant une information. Pour les neurosciences c'est également une évidence puisque le sujet pense avec son cerveau, qui est bel et bien un système concret de calcul. Aujourd'hui, le discours de la science affirme donc sans ambiguïté que le sujet humain est une machine de Turing, c'est même la seule façon « sérieuse » de considérer le sujet pensant. L'enjeu est de taille : si nous sommes des machines de Turing, nous sommes comme les intelligences artificielles ou, plutôt, elles ne sont pas différentes de nous.

Il est pourtant possible de soutenir la thèse inverse. Derrière l'hypothèse que nous sommes un système concret de calcul, il y a le postulat qu'il existe une réalité indépendante qui émet des signaux, qui envoie des informations, informations que nous analysons secondairement. En d'autres termes, la réalité est première, le sujet est second.

2. Une machine de Turing est un modèle mathématique computationnel, une machine abstraite qui manipule des symboles sur une bande de ruban selon un tableau de règles. Malgré sa simplicité, une machine de Turing est capable de simuler n'importe quel algorithme informatique.



Or il est tout à fait possible de considérer le contraire : le sujet est premier et c'est la réalité qui est seconde. C'est en fait exactement ce qui se passe dans la clinique et plus généralement dans la vie : je suis là en train de vous regarder, *a priori* vous êtes comme moi, mais en fait je ne sais pas. Nous nous parlons, nous nous comprenons un peu, nous parlons ensemble de cette fameuse réalité, mais qu'elle est-elle au bout du compte ? Un spectacle que je construis, que nous co-construisons. Nous sommes premiers et la réalité est seconde. C'est une évidence de l'existence.

Comment se situe la psychanalyse vis-à-vis de la question de la primauté du sujet par rapport à la réalité. Il y a là matière à discuter, mais quand même. À l'origine de la psychanalyse il y a le récit d'un sujet à propos de son histoire, de l'histoire qu'il conçoit de lui-même. À l'origine de la pratique psychanalytique il y a le sujet, la réalité ayant quant à elle une place bien marginale.

Conclusion

En conclusion, oui, bien sûr, il faut décroisonner les savoirs. À l'évidence les psychanalystes doivent lire des travaux neuroscientifiques et les neuroscientifiques, la prose psychanalytique. Il y aura des fertilisations croisées, c'est assuré. Mais nous avons avant tout besoin d'une science psychanalytique bien cloisonnée des neurosciences et des sciences cognitives. Nous en avons besoin pour des raisons ontologiques et pour des raisons éthiques, pour préserver une certaine conception de l'homme.

Bibliographie

Chiland C. *Homo psychanalyticus*. Paris : PUF, 1990.

Cohen D, Milman D, Venturyera V, Falissard B. Psychodynamic experience enhances recognition of hidden childhood trauma. *PLOS One* 2011 ; 6 (4) : e18470.

Falissard B. La scientificité de la psychanalyse : faux débat épistémologique, vrai challenge méthodologique. *In Analysis*, 2017 ; volume 1, Issue 1 : 25-31.